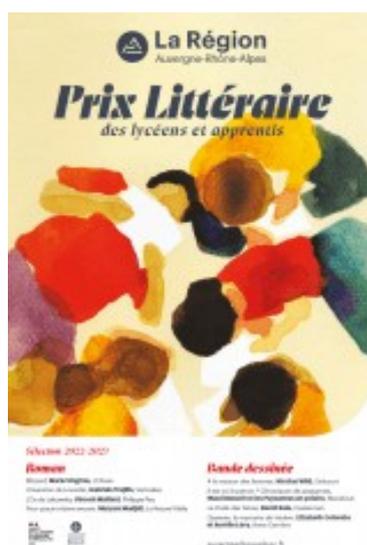




*Atelier d'écriture
du Lycée Lacassagne
Lyon*

Classe de 2^{de}2 - Année scolaire 2022-2023



Comme vingt-sept classes de la région Auvergne-Rhône-Alpes, la classe de seconde 2 du lycée Lacassagne de Lyon a été sélectionnée pour le *Prix Littéraire des lycéens et apprentis 2023*.

Cette participation permettant de lire huit ouvrages offre aussi l'occasion de connaître certains métiers liés au livre.

La classe a ainsi rencontré les auteurs David Sala et Gabriela Trujillo, une libraire indépendante et visité la bibliothèque municipale de la Part-Dieu.

Enfin, un travail créatif de la part des lycéens accompagne ce Prix. Le projet de rendre hommage à certains livres de la sélection s'est imposé.

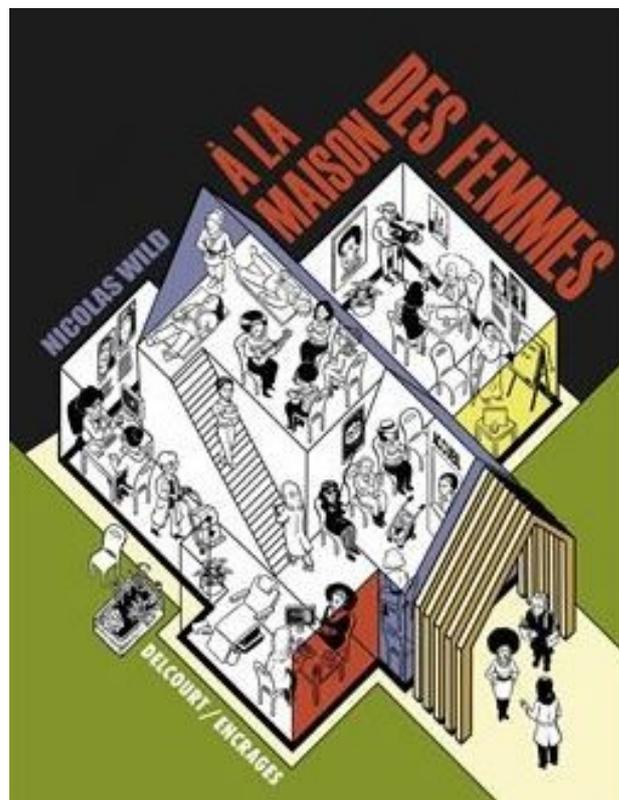
De décembre 2022 à mars 2023, les élèves ont été encadrés par Sylvie Gier, coach littéraire professionnelle, au cours d'un atelier d'écriture. Trois ouvrages furent collectivement retenus pour nourrir l'imaginaire et soutenir la création : *A la Maison des femmes* de N. Wild ; *Blizzard* de M. Vingtras et *Le poids des héros* de D. Sala.

Nous remercions Mme Gier pour ses conseils, son écoute et son aide pour ce travail au long cours.

Voici les divers textes de nos élèves.

**Anne DOUVILLE, professeure-documentaliste
et Christophe DEFOUR, professeur de français.**

TEXTES INSPIRES PAR *A LA MAISON DES FEMMES* DE NICOLAS WILD



La raison des femmes

Bruyant. Geoffroy n'a pas l'habitude du bruit, seul dans son studio depuis sa rupture, il ne sort plus. Sauf pour travailler. Aujourd'hui Geoffroy a pris congé pour se rendre au Salon du Livre, se situant à une heure en transport de chez lui. De nombreux lecteurs s'y rendent pour faire dédicacer leurs livres favoris, en revanche il n'est pas là pour la même raison.

Dans la file d'attente pour rencontrer Nicolas Wild, auteur de *A la maison des femmes*, il remarque derrière lui une jeune femme brune, plutôt élégante, qui feuillette la bande dessinée, page par page, donnant l'impression de chercher quelque chose. Après une heure trente d'attente, Geoffroy commençant à s'impatienter, quand vient enfin son tour...

Posant le livre sur la table, il s'adresse directement à l'auteur :

« Bonjour, je me présente Geoffroy Géchaud. J'ai acheté ce livre dès sa sortie et je regrette ! Il faut avoir une sacrée imagination pour inventer des conneries pareilles. Si c'était vrai, ces femmes en auraient déjà parlé, pas besoin d'un bout de papier et de quelques feutres pour s'exprimer.

- Croyez-vous que ce soit si simple d'en parler, quand on subit des menaces, faites par nos proches nous interdisant d'en dire un mot ! » Intervient la jeune femme brune en criant.

Après ses propos, un long silence s'installe. Geoffroy le brise par un fou rire.

« Alors ! Ça, c'est la meilleure ! Si c'était si « difficile », allez voir la police au lieu de capter l'attention de tout le monde qui s'en fout de votre histoire !

- Vous vous en foutez ? Eh bien, pourquoi avez-vous fait le déplacement si c'est pour parler de choses qui vous sont égales ?

- Et pourquoi pas ! Je n'ai aucun compte à vous rendre, ma chère !

- Vos propos ne sont même pas un peu cohérents.

- Je n'ai en aucun cas demandé votre avis ! » Rajoute Geoffroy. La jeune femme le regarde avec une grande attention :

« Ce n'est pas la peine de déranger les autres. Allons poursuivre notre discussion ailleurs, dans un endroit plus calme.

- Pourquoi devrais-je vous suivre ? » Demande Geoffroy.

« Parce que je souhaiterais vous faire part de mon histoire personnelle. Je m'appelle Sarah...

- Quel est le problème ? Pas besoin d'aller autre part ! » L'interrompt Geoffroy.

« Si je vous en parle ici, je ne serai pas à l'aise et tout le monde n'a pas envie d'entendre des horreurs pareilles.

- Bon... D'accord, vous m'avez convaincu. »

Se dirigeant vers la cafétéria du salon, Geoffroy est à la traîne. Une fois arrivés, le serveur les place sur la table au coin de la pièce, près de la fenêtre.

Loin du bruit, Sarah engage la conversation :

« Donc vous disiez que toutes les histoires ne provenaient que de l'imagination de l'auteur, c'est bien ça ?

- Oui, exactement, ceci me semble peu probable que de telles histoires se soient réellement déroulées. Et je trouve ça absurde que la société accorde autant d'importance aux femmes alors que le féminisme est fini depuis bien longtemps !

- Si le féminisme était fini comme vous le dites, il n'y aurait déjà plus de manifestations, les inégalités salariales auraient disparu. Et pourtant, dans les

publicités, celles pour les produits ménagers par exemple, les actes sont encore beaucoup accomplis par des femmes... Et on voit apparaître des hommes dans celles en rapport avec la mécanique... Et n'oublions pas les stéréotypes de genres ! Le foot est pour les garçons et la danse pour les filles ; le bleu pour les garçons et le rose pour les filles ; les femmes doivent rester à la maison, s'occuper des enfants, faire à manger, tandis que les hommes vont travailler pour ramener de l'argent. Je pourrais vous citer des milliers d'exemples... Tout cela doit changer, et alors oui peut-être que ce sera « fini ».

- Et une fois que les femmes seront supérieures, qu'est-ce qu'on fera, nous les hommes ? On perdra toute virilité en devenant « homme au foyer, homme de ménage ».

- Les féministes ne cherchent en aucun cas à être supérieures, elles veulent seulement l'égalité des sexes et se faire entendre par la justice française, qui ne réagit pas aux violences qu'elles subissent.

- En disant cela, on dirait que vous décrivez les hommes comme des monstres. » Dit Geoffroy d'un ton plus calme. Sarah reprend la parole :

« Je ne fais pas de généralités. Vous n'êtes pas tous pareils, je le conçois mais tous ceux que j'ai pu rencontrer ne font que confirmer ces propos.

- Si l'on est comme ça c'est qu'on a été blessé par des femmes auparavant.

- En aucun cas cela excuse un tel comportement et de telles paroles ! Reconnaissez que les hommes ne savent pas gérer leur colère ! » Affirme Sarah.

« Et qu'est-ce que vous en savez ? demande Geoffroy.

- J'ai moi-même été témoin de violences conjugales plus jeune... Mon père battait ma mère et, chaque jour en rentrant de l'école, je m'enfermais dans ma chambre pour faire mes devoirs avec mon casque sur les oreilles. Je faisais tout pour ne pas entendre ma mère crier sous les coups de mon père. Pendant des minutes, elle hurlait « A l'aide ! », mais j'étais impuissante face à mon père. Je ne pouvais rien faire et ma mère m'interdisait d'appeler la police parce qu'elle avait peur de ce qui lui arriverait et elle ne voulait pas qu'il s'en prît à moi. Ensuite le matin, je la voyais avec des bleus et des marques rouges sur le corps en sachant très bien que le scénario se reproduirait le soir même.

- Et votre mère n'a jamais pensé à quitter votre père ? » S'interroge le jeune homme, plus ému qu'il ne veut le paraître.

« Oui elle y a pensé... Plusieurs fois elle m'a fait faire mes valises, me faisant croire qu'on allait partir... Mais c'était toujours la même chose, on revenait chaque soir. Malgré ça, elle aimait quand même son mari. L'amour aveugle qu'elle lui portait lui faisait croire qu'elle pouvait le changer.

- Il s'en est pris à vous aussi ? » Murmure Geoffroy

Sarah prend une grande inspiration avant de reprendre :

« Malheureusement, oui. C'était le soir de mon anniversaire, mes onze ans. Ma mère n'a subi aucune violence ce soir-là, un des rares soirs où elle eut la paix, pour être honnête. Ma famille était venue nous rendre visite pour cette journée spéciale. Mais c'est devenu ensuite le pire jour de ma vie. Une fois que tout le monde était parti et que j'étais couchée il est venu me dire bonne nuit, chose qu'il ne faisait jamais... Donc évidemment j'étais très surprise, mais j'étais pleine d'espérance, je me suis dit qu'il avait enfin changé et qu'il voulait bien s'occuper de moi. Quand il s'est approché de moi, il sentait l'alcool. Il a soudainement mis ses mains sous mon tee-shirt, sur mes fesses... Elles se baladaient sur mon corps. J'étais innocente, je ne savais pas ce qu'il se passait, mais pourtant j'avais peur. J'étais tétanisée. »

Sarah a la voix tremblante. Afin de dissimuler sa peine, elle prend une gorgée de son café.

« Ça n'a probablement duré que quelques secondes avant que ma mère arrive et le stoppe... Mais pour moi, cela semblait une éternité. »

Geoffroy reste bouche bée. Malgré son apparence insensible, l'histoire de Sarah le touche. Il reprend :

« Comment ça s'est terminé ? Avez-vous porté plainte ?

- Ma mère a eu le courage de divorcer après sept ans de souffrances et de violences. Puis nous sommes allées porter plainte. Mais d'après la police, des affaires « plus importantes » étaient en cours et les agents n'avaient pas le temps pour ça. Ils nous ont dit d'aller consulter un psy car ils avaient jugé cette affaire comme « un problème de couple.

- Je suis désolé de ce qui vous est arrivé. » Dit Geoffroy d'un air attristé. « Si ça ne vous dérange pas, je vais prendre l'air. »

Sarah reste sans réaction alors que Geoffroy quitte la table.

Quand il revient, Sarah n'est plus là. Elle a laissé une carte de visite à côté de sa tasse de café.

Quelques jours plus tard, il l'appelle. Malheureusement, il tombe sur la messagerie :

« Bonjour Sarah, c'est Geoffroy du Salon du Livre... Vous aviez laissé une carte de visite, donc je me suis permis de vous contacter pour m'excuser des propos que j'ai eu vis-à-vis du livre mais surtout des femmes... J'ai pris le temps de repenser au comportement que j'ai eu envers vous et j'ai également relu la bande dessinée sous un autre point de vue, ce qui m'a permis de comprendre que votre histoire faisait partie du livre... Je m'excuse sincèrement de mon attitude et d'avoir osé dire que les histoires étaient inventées de toutes pièces... Merci vraiment de m'avoir ouvert les yeux... Bonne continuation à vous. »

Texte de Naëlla MARTEL, Eloïse PERRIER et Léane SANSONNENS.

J'aime me balader à la bibliothèque pendant les heures tardives, il n'y a personne. Je me sens libre et c'est là où je peux vraiment rencontrer des livres. Ce jour-là, à la fermeture, je range les nouveaux arrivages, et je découvre un livre qui m'intrigue grâce à son titre *A la maison des femmes*. Sa couverture est un beau dessin, représentant cette maison comme si les murs étaient invisibles.

Rentrée chez moi, je commence à feuilleter cette BD. Intéressée par sa mise en page, je me décide à la lire. En la lisant, je me rends compte qu'il y a une histoire qui me marque : celle de Grace.

Cette histoire me touche fortement puisqu'elle me fait penser à ma mère qui vient d'un pays étranger comme Grace.

Ma mère avait quitté l'Égypte pour pouvoir fuir la pauvreté. Elle avait été mariée, mais avait divorcé quelque temps après ma naissance. Je n'ai aucun souvenir de mon père biologique. En venant en France, elle espérait une nouvelle vie. Elle rencontra un homme et se maria avec lui. Cette relation, qui était censée être formidable pour nous, était vite devenue horrible.

Le nouvel époux de ma mère ne voulait pas de moi. Je me suis posé si souvent cette question pendant mon enfance et mon adolescence : « Pourquoi ma mère reste avec lui alors qu'il ne m'aime pas ? ». A vrai dire, je reprochais souvent à ma mère d'être moins avec moi et plus avec lui. Je me souviens même qu'un jour, le mari de ma mère voulait un enfant avec elle alors qu'elle n'était pas prête. Il pensait que c'était de ma faute, puis il m'avait dit que je ne serai jamais sa fille.

A ma majorité, j'ai décidé de m'en aller une fois pour toutes. Je ne suis pas partie bien loin, à la ville d'à côté et j'ai même eu le travail de mes rêves : bibliothécaire. Comme quoi, même les mauvaises choses ont des avantages !

Une fois que j'ai terminé le livre, émue, j'hésite à appeler ma mère après si longtemps sans aucun échange. Je change d'avis par peur de me faire rejeter et, pensive, je me couche.

Le lendemain matin, après avoir pensé à ma mère toute la nuit je me décide enfin à l'appeler. Malheureusement, elle ne m'a pas répondu. Déçue, je pars au travail, une journée très banale.

En rentrant, je reçois un appel et je vois le numéro de ma mère. Surprise et stressée, je décroche. Ma mère engage la conversation, elle est étonnée de mon appel. Je lui réponds et une longue discussion, remplie de reproches et de tristesse, se met en route. Nous nous mettons d'accord pour un rendez-vous le lendemain en fin d'après-midi dans un café.

Le lendemain, après une nuit presque blanche, je suis angoissée de la revoir, la boule au ventre. Arrivée près du café, je me demande encore si c'est une bonne idée, mais je dois lui parler pour pouvoir avancer dans ma vie.

Je rentre et la reconnais immédiatement, à l'écart des autres. Je m'assois en face d'elle, on se regarde dans le blanc des yeux, silencieuses un long moment. On arrive à entamer une discussion. Je lui explique le livre et l'histoire qui m'a fait venir vers elle. Emue, elle se lève et vient me prendre dans ses bras puis on commence à se remémorer nos rares beaux souvenirs. Elle m'apprend qu'elle a divorcé après mon départ et m'invite chez elle pour fêter cette journée.

Dans son petit appartement, elle me fait un bon plat traditionnel égyptien que j'ai toujours aimé. On se convient de se voir plus souvent pour rattraper le temps perdu et créer un lien mère-fille plus heureux.

Je rentre chez moi le ventre plein et heureuse d'avoir retrouvé ma mère. Je pense aussi à ce livre qui m'a aidé à renouer avec celle qui m'a donné la vie. Ce livre a sûrement changé ma vie à tout jamais.

Texte de Diana LUTSYK et Tiziri MOHAMMEDI.

Nour, accompagnée de sa collègue de travail Aïcha, qui est également une amie très proche, se promenait dans un centre commercial de Marseille. Elles étaient assistantes sociales. Les deux femmes allaient déjeuner.

Aïcha se retourna vers Nour car elle ne la sentait plus à ses côtés : Nour était restée figée derrière elle avec un visage pâle

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » Dit Aïcha.

Nour, sans dire un mot, regardait derrière sa collègue. Aïcha se retourna et remarqua un homme grand, cheveux bruns, légèrement barbu qui semblait faire partie des serveurs du restaurant. Nour revint à ses esprits car un serveur venait les chercher pour les installer à leur table et leur donner la carte :

« Tu te souviens de l'homme dont je t'ai parlé plusieurs fois ? Bah c'est lui... Alim.

- Mais il n'était pas censé être en Tunisie ? » Dit Aïcha surprise.

- Si, c'est ce que je pensais...»

Alim arriva, un peu perturbé, et les interrompit pour prendre leur commande. Nour n'osait pas le regarder. Il se pressa pour s'en aller.

« Tu ne trouves pas qu'il paraissait troublé quand il a pris nos commandes ? Il a sûrement dû te reconnaître. » Dit Aïcha à Nour.

« Si un peu... Mais je ne pense pas qu'il m'ait reconnu, car ça fait cinq ans qu'on s'est pas vus.

- On ne peut pas oublier facilement une personne qu'on a aimée, Nour. Tu as pu le reconnaître de la porte d'entrée du restaurant...

- C'est vrai, tu as raison. »

Nour et Aïcha, après ce repas, s'apprêtaient à sortir du restaurant mais un serveur près de la sortie les interpella et donna à Nour une feuille pliée.

Nour, tremblante, lut : « Toujours aussi belle, ma chère Nour. Tu m'as tellement manqué. » Suivi d'un un numéro de téléphone.

Ce fut à partir de ce jour-là que la vie de Nour allait se chambouler à nouveau, alors que la jeune femme était persuadée que le passé n'allait pas refaire surface.

Quelques jours passèrent et Alim occupait sans cesse les pensées de Nour. Elle était perdue et ne savait que faire. Elle voulait au fond d'elle appeler ce numéro, mais elle ne comprenait pas pourquoi Alim ne lui avait donné aucune nouvelle alors qu'il était en France. Elle demanda conseil à son amie Aïcha. Elle lui dit de prendre rendez-vous avec Alim pour parler car c'était la seule décision pour résoudre toutes ces questions.

Nour finit par appeler ce numéro après de longues heures à réfléchir et à stresser. Elle croyait avoir tourné la page et avoir oublié Alim. Elle avait peur aussi de ne plus s'entendre avec lui comme avant, qu'ils aient trop changé tout les deux.

Après quelques secondes d'attente, Alim décrocha mais personne n'osa parler. Alim prit enfin la parole :

« Ça fait tellement longtemps Nour... Si tu savais à quel point tu m'as manqué...

- Oui, toi aussi... Mais j'ai beaucoup de choses à te demander... Je croyais que tu avais renoncé à venir en France. Tu avais disparu... Je te croyais même mort ! Et après cinq ans, tu ne m'as pas oubliée ?

- J'ai dû faire énormément d'efforts toutes ces années. J'ai travaillé dur dans tous les domaines pour me procurer le maximum d'argent pour venir te retrouver. C'était mon seul objectif, Nour. »

Nour ne savait plus quoi dire mais elle appréciait beaucoup ce qu'Alim lui a dit. Elle lui demanda :

« Mais pourquoi n'es-tu pas venu me voir quand tu as réussi à venir ? Je ne comprends pas.

- J'avais un peu honte de mon statut financier. Je trouvais que ce n'était pas le bon moment. Et puis je ne savais pas où commencer à te chercher car tu avais quitté Paris. »

Alim et Nour eurent une très longue discussion. Ensemble ils essayaient de rattraper le temps perdu. Alim expliqua qu'il avait progressivement trouvé des informations sur Nour et était venu à Marseille, en espérant finir par la trouver. Ils n'avaient pas tant changé et leur relation pouvait renaître.

Ils sortirent souvent pour passer du temps ensemble, pour se rapprocher. Ils discutèrent longtemps et ils n'eurent plus rien à se reprocher. Nour avait l'impression de retourner dans le passé. Le vide qu'elle avait ressenti depuis cinq ans semblait n'avoir jamais existé.

Ils décidèrent de vivre dans le même appartement. Alim prit aussi l'initiative de trouver un nouveau travail, qui était mieux payé.

Nour se sentait apaisée après tant d'années de souffrance à cause de son frère, de son ex-mari et de la famille de celui-ci. Après toutes ces épreuves, elle avait trouvé une vie stable et sans stress. Elle n'aurait jamais cru cela possible. Cette rencontre inattendue avec Alim tout avait tout réglé.

Sauf qu'il y avait encore un problème et c'était la famille de Nour ...

C'était un dimanche matin à 8 heures. Nour venait de se réveiller et Alim était sorti courir. Son téléphone sonna. Elle vit un numéro inconnu s'afficher sur l'écran de son téléphone. Elle décrocha et attendit que la personne parlât. Rien. Elle perdait patience en demandant qui appelait... Nour s'apprêtait à raccrocher quand la personne se décida enfin. Elle parlait en tunisien :

« Attends Nour... Je voudrais te parler, s'il te plaît... Tu nous manques beaucoup..»

Nour resta bouché bée car elle avait reconnu la voix de sa mère qu'elle n'avait pas entendu depuis des années. Après le sentiment de surprise, Nour ressentit une forte colère envers sa mère et les autres membres de la famille. Après toutes ses années à la négliger, ils revenaient comme des fleurs ! Elle prit une grande respiration :

« On n'a plus rien à se dire après six ans ! C'est seulement maintenant que je vous manque ? »

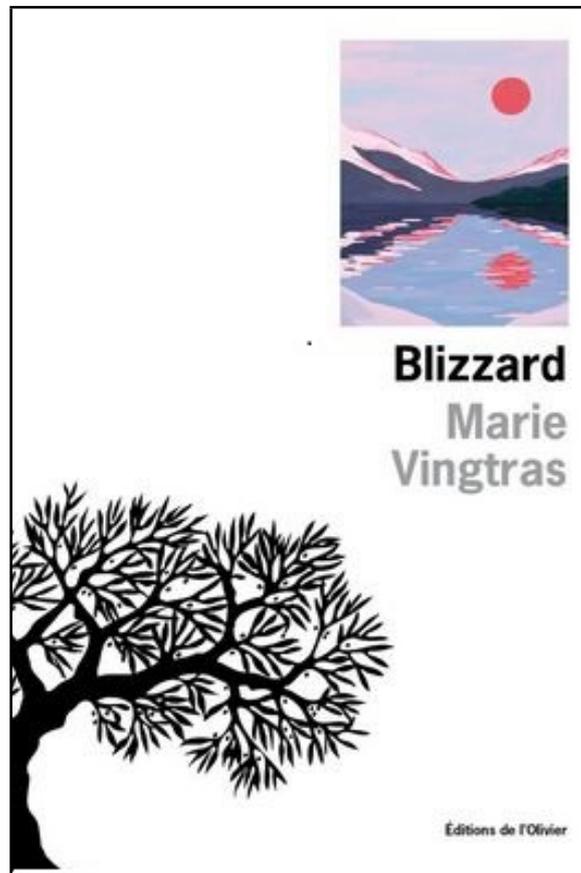
Sa mère ne répondit rien et Nour en colère raccrocha. Elle s'assit sur une chaise, regarda le vide. Elle ne se sentait pas bien, elle commençait même à regretter son geste.

Quelques semaines passèrent. Nour, grâce à l'aide d'Alim qui l'avait écoutée et convaincue, décida de partir voir sa famille en Tunisie. Elle avait beaucoup réfléchi avant de prendre cette décision. Se réconcilier et avoir de bons liens avec sa famille la rendraient plus heureuse.

Arrivée en Tunisie, bien accueillie, elle put parler à ses parents et à certains membres de la famille. Malgré tout ce qu'elle avait vécu, elle réussit petit à petit à pardonner.

Texte de Hanan MENYANI et Ilana NESTOR.

TEXTES INSPIRES PAR
BLIZZARD
DE MARIE VINGTRAS



Ma colocataire Marion venait de rentrer de vacances. Elle était en Belgique avec sa famille. Elle s'empressa de me raconter toutes ses aventures, une grande sortie au parc d'attraction avec ses nièces.

Tout d'un coup je fis face à la réalité de mes actes. Cette histoire me rappelait mon passé, à moi, Thomas Mayer, qui avais fui l'endroit où j'avais grandi et qui avais abandonné ma famille, pour me réfugier aux Pays-Bas. J'avais une bonne raison de le faire, mais était-ce la bonne manière ? Aurais-je dû le faire autrement ? Aurais-je dû en parler ? Aurais-je dû garder contact avec ma famille ? Aurais-je dû rester avec Faye et notre enfant ? Qu'est-elle devenue Faye ?

Les jours suivants, je n'arrivais plus à me concentrer dans mon travail au port. Je ne pensais plus qu'à ce passé. Il fallait évacuer ces pensées qui m'étouffaient, il fallait que ma souffrance cessât. Cette fois la solution n'était pas de fuir. J'étais bien résolu à faire quelque chose.

J'ai donc pris la décision d'appeler l'établissement où Faye travaillait pour prendre de ses nouvelles. Il fallait vite le faire avant de changer d'avis. On décrocha, une secrétaire. Je demandais des nouvelles de Faye. Elle me demanda comment j'avais connu Faye et pourquoi je voulais de ses nouvelles. Je lui répondis poliment, sans entrer dans les détails. Elle m'apprit avec tristesse que Faye était morte quelque mois après la naissance de son bébé. Je fus stupéfait de l'apprendre si tard. Elle m'informa également que cet enfant s'appelait Thomas.

Je fus tellement surpris que Faye ait pu lui donner mon prénom, après ce que je lui avais fait, que je faillis pleurer. Elle me dit enfin que Faye avait peu avant sa mort confié cet enfant à un certain Benedict. Elle n'en savait pas plus, mais elle voulait bien m'aider à retrouver cet enfant si tel était mon souhait. Malgré la distance faramineuse qui nous séparait, elle avait senti que ses propos m'avaient déboussolé. Elle me laissa son numéro de téléphone personnel et m'invita à la recontacter.

J'étais désespéré. Cette femme que j'avais autant aimée était maintenant morte et ce Benedict, qui avait recueilli l'enfant, ne pouvait être que mon frère. Toutes ses informations soudaines m'ont tellement déstabilisé qu'il me fallait désormais quelques jours de repos pour réfléchir et faire quelques recherches.

Sur internet, je pus très vite être sûr que mon frère avait bien déclaré être le père de Thomas

À ce moment là, Marion rentra dans notre appartement et je lui fis part de mes découvertes. Et je pus dire tous les sentiments contradictoires qui me tiraillaient. Elle m'invita à prendre le temps de réfléchir et d'essayer de renouveler les liens.

Je décidai au bout d'un certain temps que je devais prendre des nouvelles de mon frère et de mon fils. J'appelai sur un coup de tête, mais en tenant compte du décalage horaire, le seul contact qu'il me restait : le fixe de chez mes parents.

Au bout du fil une femme inconnue me répondit. Je lui demandai qui elle était. Elle s'appelait Bess. Ce fut ensuite à mon tour de me présenter et à peine avais-je prononcé mon nom qu'elle me dit avec hâte de ne pas raccrocher. Je l'entendis ensuite hurler le nom de Benedict et que j'étais au téléphone. Le stress et l'excitation montèrent tout d'un coup en moi. Benedict arriva, il paraissait essoufflé.

Le son de cette voix que je n'avais pas entendue depuis si longtemps, ses premiers mots me rassurèrent. Benedict et moi avions parlé un long moment, de son voyage à travers le pays pour me retrouver, de sa rencontre avec Faye et Thomas. Il me raconta que Thomas avait maintenant six ans. Il aimait apprendre de

nouvelles choses et lisait remarquablement bien pour son âge. Je fus rassuré de voir que Benedict n'avait pas éduqué l'enfant seul. Il m'apprit que papa et maman étaient morts. Je luttais contre mes larmes.

Il finit par me dire le plus dur pour moi. Il avait lu mon carnet intime et il comprenait maintenant pourquoi j'étais parti. Il ne m'en voulait pas. Cole également était mort.

Après m'avoir parlé de notre famille, je me sentis obligé de me livrer un peu. Je lui fis une description de ma vie actuelle. Notre appel se conclut par une phrase magique de mon frère : « Il faudra qu'on se rappelle. J'aimerais qu'on se revoit, mais je pense qu'on a besoin tous les deux de temps pour réfléchir. »

J'ai fini par raccrocher après nous être promis de nous rappeler.

Les heures qui suivirent l'appel furent remplies de réflexions désordonnées et incomplètes. Dans ce village peut-être avais-je, moi aussi, ma place. Après tant d'années il n'y avait plus les mêmes habitants. Cole, mon bourreau, était mort. Tous ces changements me donnaient tout d'un coup une opportunité de reconstruire ma vie là-bas.

Et puis cet enfant auquel j'avais donné la vie... Je ne pouvais pourtant pas me déclarer son père, après avoir été absent tout au long de sa vie. Il y avait aussi mon frère que j'avais laissé seul avec cet enfant alors qu'il n'avait rien demandé.

Pour la première fois je fus fier d'avoir osé affronter mon passé, d'avoir fait le premier pas.

Je ne pus m'empêcher de réveiller Marion alors qu'il était 4 heures du matin pour lui faire part de la bonne nouvelle. Elle essaya de se montrer sympathique, mais en réalité elle n'avait qu'une seule envie : se recoucher. Ce fut pour moi une nuit où je ne dormis pas, j'étais bien trop excité et impatient, mais en même temps terrifié à l'idée de le revoir un jour.

Après quelques semaines, je sus finalement qu'il fallait que je parte, que je retrouve ma terre natale et son climat singulier. J'allais retrouver Benedict la seule personne qu'il restait de ma famille, qui savait tout mon lourd passé. Il y avait la maison de mes parents, la maison de mon enfance. Finalement ma place n'était pas ici. C'était bien là-bas qu'il y avait tout ce qui m'était cher.

J'ai appelé la maison de mes parents. J'ai discuté longuement avec Benedict et Bess pour organiser ce voyage. Il ne manquait plus que quelques formalités administratives et je serai là-bas avec les miens.

Avant de monter dans l'avion qui m'emmènerait en Alaska, je dis longuement au revoir à Marion qui m'avait soutenu tout au long de ce parcours.

Je quittais cette ville, ce pays, ce continent. Je refermais la parenthèse de cette vie incomplète.

Texte de Yannis MONGIN, Maud RAVIER et Axel ROUSSILLON.

Benedict

La porte de ma maison claque. La neige redouble de violence. Pourquoi Thomas a-t-il voulu s'installer si loin de tout, dans un endroit si dangereux ? Je me dirige vers le hangar qui abrite ma motoneige. Foutu temps ! Je l'enfourche et démarre le moteur. Elle bondit dehors dans un bruit horrible. Sur le trajet, je repense à tous ces moments joyeux que l'on a eus avec Thomas. Un jour banal, comme aujourd'hui avec cette neige, exactement la même neige, le même temps, le même endroit. On avait fait une bataille de boules de neige qui s'était éternisée jusqu'à une heure avancée de la nuit. Nos rires résonnaient tout autour de nous. Et pourtant, en y réfléchissant mieux, il était toujours distant, absent, jamais vraiment immergé entièrement dans nos jeux de gamin, comme observateur de la scène. Il était... différent. Toujours à part, isolé, seul. Et soudain, un souvenir : mon frère m'avait promis de me révéler quelque chose quand je serai plus grand. Et ce jour, où mon frère sortait de chez Cole qui le suivait de près avec une tête impossible à décrire : à mi-chemin entre l'horreur et l'incompréhension, une tête de fou. Que s'était-il passé cette fois-là ? Cole lui avait-il révélé un secret ou lui avait-il raconté quelque chose de choquant ? Était-ce autre chose ? Ce souvenir me hante, je n'arrive pas à m'en débarrasser. Je sens que quelque cloche cloche avec ça mais je n'arrive pas à déceler quoi. J'arrive enfin chez Thomas. Comme tous les dimanches midis, on mange ensemble. La neige envahit tout l'espace, tombe si dru que l'on ne voit pas à un mètre. Je coupe le moteur, m'avance et ouvre la porte...

Bess

« À demain. Et sois à l'heure !

- Oui, oui, c'est ça, et j'espère que t'auras crevé d'ici-là. »

Je sors du restaurant où je travaille. Mon patron ne réagit même pas à la violence de mes paroles. Il est habitué maintenant. Je m'engage dans une ruelle à droite, la rue que je prends tous les jours. Depuis le temps, je connais le chemin par cœur.

« Driiiiing... Driiiiing... Driiiiing... »

Mon téléphone sonne. Mon soi-disant « père » s'affiche sur l'écran. J'hésite à répondre. Au bout de la sixième sonnerie, je décroche.

« Bess ! Je suis tellement heureux que tu acceptes de me parler. J'avais peur que tu ne veuilles plus jamais entendre parler de moi. Tu me manques beaucoup, tu sais ? Je l'ai réalisé il n'y a pas si longtemps mais tu étais toujours dans mon cœur. J'ai appris que tu étais à l'hôpital. Ça va ? Pas trop de casse ? Tu es sortie maintenant ? Et ton travail, comment ça se passe ? Parle-moi de toi, de ta vie... »

Je le laisse débiter son monologue sans l'interrompre. J'attends quelque chose de lui. Mais rien, pas d'excuses, pas d'allusions à son départ de la maison, seulement des bons sentiments et des questions. Cela me met hors de moi. Soudain, sans prévenir, ma colère se déchaîne :

« Tais-toi ! Tu m'as abandonné avec maman. Tu m'as laissée seule au pire moment. Et tu n'assumes même pas. Tu pourrais être gêné, t'excuser. Même pas ! Tu n'es qu'un lâche, un trouillard. Tu préfères fuir plutôt que d'affronter la vérité. Tu... Tu... »

Je ne sais plus quoi dire. À l'autre bout du fil, mon père essaye de s'expliquer confusément. Je ne l'écoute plus. Je raccroche brutalement. J'éclate en larmes dans la rue.

Cole

Il neige dehors. Comme tous les jours, je pars chasser. Malgré tous les supermarchés qui se sont installés dans la ville d'à-côté, je préfère manger de la viande toute fraîche. S'ils croient qu'ils peuvent nous empoisonner avec leurs soi-disant viandes pleines de produits chimiques ! Jamais je ne mangerai autre chose que les rennes ou les caribous qui ont le malheur de se trouver sur ma route. J'avance dans le blizzard. Celui-ci redouble de violence. Je n'y vois plus à un mètre devant moi. Où suis-je ? Tout d'un coup, ma main droite tape dans un mur. Une maison ? Ici ? C'est celle de Thomas ! Je la reconnais. Aussitôt, les souvenirs me submergent : ce que j'ai fait à Thomas me revient brutalement. « Diling ! ». Ma main a heurté quelque chose. Une petite figurine de dame qui est suspendue à un clou qui dépasse du mur. Elle ressemble à ma mère ! Elle qui disait qu'il n'est jamais trop tard pour s'excuser. Ma mère, elle qui m'a toujours soutenu dans mes actions. Tous ces souvenirs qui me reviennent brutalement ! Je ne vais quand même pas chialer ! Laisse ta mère où elle est, elle n'est pas près de revenir ! Mais quand même, je n'arrive pas à m'éloigner de la maison. J'éprouve une sorte de repentir, je me sens un peu coupable. Non, non, le passé est passé. J'essaie de penser à autre chose, à ce que je vais manger à midi. Mais c'est plus fort que moi, mes pensées reviennent toujours vers Thomas. Si je voulais qu'il me pardonne, il faudrait que j'entre... Tout d'un coup, je redeviens lucide. Mes vraies pensées reprennent le dessus... Ce n'est plus moi, ça. Qu'est-ce qui m'a changé ? J'essaie de me donner la contenance d'un homme fort et inspirant : « Tu es Cole, le grand chasseur du grand nord, réveille-toi. Toi, aller t'excuser. Haha, laisse-moi rire ! Tu as ta fierté et ce que tu as fait, tu ne le regrettes pas. Tu ne regrettes jamais tes actes, tout est normal, organisé et tout ce que tu fais est parfait ! » Je fais demi-tour et mets le plus de distance possible entre cette maison et moi. Je tourne la tête une dernière fois. Le blizzard est moins fort, je devine encore le mur nord de la maison de Thomas. Encore quelques pas et je ne l'apercevrai plus. J'ai une dernière pensée de culpabilité, peut-être juste une seconde mais celle-ci est très vite chassée par mon instinct chasseur. Je me remets à marcher et fais attention au moindre indice qui témoignerait de la présence proche d'un animal. Ça y est, des crottes de caribous toutes fraîches. La chasse va pouvoir commencer !

Freeman

Encore un réveil dans cette cellule où je suis enfermé depuis des années maintenant. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de mon fils que j'ai moi-même tué parce qu'il était un dangereux dealer. Si elle avait appris ce que j'avais fait, ma femme n'aurait pas supporté et ne m'aurait surtout jamais pardonné. J'essaie d'aller de l'avant mais, chaque année, c'est la même chose : je n'y arrive pas et, à chaque fois, je me retrouve à fuir mes erreurs. Je décide de descendre à la cafeteria pour prendre mon petit-déjeuner. Durant mon repas matinal, j'entends brièvement une discussion concernant la réouverture de la médiathèque et son

enrichissement avec de nouveaux albums musicaux. Après avoir mangé et avant d'aller travailler, je demande la permission d'aller la médiathèque. « Accordé ! » En rentrant, je me dirige vers la section réservée aux disques et cherche les nouveautés. Et, en regardant sur ma droite, je l'aperçois. L'album d'Elvis Presley que je faisais écouter à mon fils et à ma femme. Je me décide à l'emprunter. La journée est très longue avant que je puisse l'écouter dans ma cellule. Je me sens nostalgique, cet album me ramène à l'époque où tout allait bien et où mon petit garçon était encore jeune et innocent. Ces souvenirs me réconfortent et, pour une fois, je réalise que j'assume pleinement mes actions. J'ai tué mon fils. C'est horrible de le dire mais j'arrive à le formuler, je le reconnais, je l'admets ! C'est un grand pas en avant pour moi. J'ai des larmes plein les yeux. À partir de maintenant, ma vie sera différente, c'est sûr !

Thomas

Je pleure, je pleure comme une madeleine. Je ne peux pas m'arrêter. Pourquoi ai-je donc sorti ces carnets ? Tout ça parce que j'ai revu Cole il y a trois jours. Je n'aurais jamais dû, cela fait remonter à la surface trop d'émotions. Et Benedict qui va arriver d'une minute à l'autre. J'entends d'ailleurs un bruit de motoneige. Oh non, il va entrer ! En effet, il rentre. Dès qu'il me voit, agenouillé, en pleurs, sur le sol, il se précipite vers moi et me demande ce qui ne va pas. Je pleure trop pour lui répondre. Il ouvre alors l'un des cahiers par terre et le feuillette. Il se décompose au fur et à mesure de sa lecture.

« Thomas, pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ? demande-t-il. Combien de temps cela a-t-il duré ? »

Comme je ne peux pas lui répondre, il prend un autre cahier et le parcourt en diagonale. Il lit, je pleure. Il referme ce second cahier et m'entoure de ses bras.

« Thomas, tu sais que tu peux tout me dire, je suis ton frère, ton confident. Rappelle-toi quand on était tout jeune, on était tout le temps ensemble, on ne se quittait jamais. Je ne me serais pas moqué, il n'y a aucune honte. Ce n'est pas parce que tu es un homme que tu dois être fort et prendre sur toi à chaque épreuve. Certains événements peuvent affaiblir ou traumatiser un homme. Dans ce cas, en parler est la seule solution et pleurer peut aussi faire du bien. Je ne peux pas ressentir ce que tu ressens, c'est vrai, mais ce n'est pas pour ça que je ne te comprends pas. »

Benedict a parlé d'une traite, longtemps, comme un psychologue. Je ne savais pas qu'il faisait preuve d'une si grande clairvoyance et d'un esprit si ouvert. Malgré tout ce qu'il m'a dit, je pense encore que mon père ne m'aurait pas trouvé digne d'un vrai homme si je lui en avais parlé. Mon frère m'a rassuré, mais personne ne connaîtra jamais l'opinion de notre père. Qu'importe après tout, il est mort maintenant et si Benedict me place toujours aussi haut dans son estime, l'avis de mon paternel, qui n'est d'ailleurs sûrement pas le meilleur, ne compte plus. Je me sens libéré d'un poids : Benedict sait et il comprend, il ne me prend pas pour un « faible » ou un « lâche ». Je réalise aussi que les opinions ont changé et qu'il ne doit pas être le seul à penser de cette façon. Peu à peu, mes sanglots s'apaisent et, toujours dans les bras l'un de l'autre, il me glisse : « Tu es toujours mon modèle, et même plus. Réussir à vivre des années avec ce secret, c'est une marque de force d'esprit. Tu as dû être extrêmement résistant pour endurer cela tout seul.

Tu me prouves que tu es en fait mille fois plus tenace mentalement que je ne le pensais. »

Ses bras me serrent encore plus fort. J'ai maintenant complètement arrêté de pleurer. Je me sens bien, curieusement apaisé. C'est tellement bon d'avoir un frère !

Texte de Noah HOMA WOO, Timothée MARNAS--REVOL et Sif El Dine SEBTI.

Thomas

« Toc, toc, toc ! » Quelqu'un frappe à la porte. « C'est Cole ! » Thomas le savait. Son corps se tend quand il entend la voix rauque de son persécuteur émaner du salon. Par réflexe, Thomas saute dans son lit et se cache sous la couverture. Enfin en sécurité, il pense : « Que faire ? Cole est en bas. Rien qu'à l'entendre, mon corps tout entier tremble. Je ne peux pas m'approcher de lui, mais... et si ma famille trouvait ça bizarre ? Elle finirait par découvrir ma situation vis-à-vis de leur voisin, et ça, impossible. »

Enfin, Thomas descend difficilement les escaliers, et tout en prenant place dans le canapé familial, il essaie tant bien que mal d'échapper au regard vicieux et froid de Cole. Tandis que les adultes discutent, Thomas est immobile. Il craint ne serait-ce que le regard de l'homme qui lui détruit la vie. Cependant, Cole ne lui accorde aucun intérêt durant la journée. Quand vient l'heure de son départ, il dit au revoir à l'ensemble de la famille, et promet de revenir leur rendre visite le lendemain.

*

A son réveil, Thomas constate que Cole a tenu parole. Comme hier, il se décide difficilement à descendre.

Cole lui dit bonjour, mais Thomas n'a pas la force de lui répondre. Il se contente de s'asseoir à côté de son frère qui arbore une mine bien plus joyeuse : Cole lui a offert une hache.

« Cole va m'emmenner couper du bois ! » dit-il tout sourire à son grand frère.

- Il faudra partir demain si on veut éviter le blizzard. » Rappelle Cole.

- J'ai vraiment hâte ! »

Thomas est glacé : Benedict devient le centre d'intérêt de Cole et il se sait coupable de ne pas pouvoir prévenir son entourage. Mais il se fait peut-être des idées, c'est lui la victime de Cole, et personne d'autre... Malgré cela, il ne peut pas s'empêcher de culpabiliser. Tout serait fini s'il avait le courage de parler.

*

A l'aube, le vent souffle de plus en plus fort. Au réveil de Thomas, il entend déjà les voix : Cole est sur le point de partir. Thomas descend rapidement. Cole pousse Benedict dehors. Son regard froid et vicieux comme le blizzard se pose sur Thomas, pendant une fraction de seconde, puis se coupe en même temps que le « Clac ! » brutal de la porte.

Vidée de Benedict, la maison semble morte contrairement aux pensées de Thomas. Son petit frère occupe chaque réflexion qui l'assaille en boucle. Il se trouve faible, incapable et inutile. Plusieurs fois, il veut expliquer l'histoire à ses parents. Plusieurs fois il abandonne et se convainc qu'il se fait des idées. Et pourtant son esprit est guidé par un pressentiment amer et inquiétant : et si Benedict ne revient pas, et si Cole lui fait du mal ? Ces hypothèses sont bien trop cohérentes pour ne pas y penser.

Heureusement, dans l'après-midi, alors que le vent s'acharne contre les vitres, la porte s'ouvre, d'abord sur Cole, puis sur Benedict. Thomas se rassure, il n'avait pas besoin de s'inquiéter. Malgré la présence de Cole, il s'approche de Benedict :

« Alors ? Comment ça s'est passé ? »

Benedict semble exténué.

« Oh, c'était bien, on a coupé beaucoup d'arbres, mais il faisait très froid. »

Thomas ne remarque rien de particulier. Cependant, guidé par un instinct protecteur, il se méfie. Cette méfiance perdure et s'imisce peu à peu aux côtés de sa terreur. Il n'arrive pas à se sortir de l'esprit le regard perçant que Cole lui avait lancé avant de quitter la maison.

Le soir, Thomas est bien obligé de descendre manger avec ses parents, son frère... et Cole. Décidément, Cole ne veut pas se séparer de la maison. Malgré le temps qu'il passe dans sa maison, il n'a toujours pas attaqué Thomas. Lui qui ne manquait pas une occasion, il est décidément bien sage. Cela inquiète encore plus Thomas. Ses pressentiments lui donnent la nausée et il demande la permission de sortir de table.

C'est en montant les escaliers qu'il entend Cole prononcer une phrase. Une seule. Et pourtant, elle cristallise toutes les craintes de l'enfant :

« Au fait, Benedict, avant-hier j'ai trouvé un renard polaire, tu veux venir le voir chez moi ? »

Le temps se fige pour Thomas. Il en est sûr maintenant : Benedict est sa nouvelle cible. Heureusement, Magnus raisonne Cole :

« C'est très cool de ta part mais le blizzard va tomber, on ne pourra pas venir le chercher.

- Oh ! mais ce n'est pas grave. Si le blizzard tombe, il dormira chez moi, pas de problème !

- Vraiment ? Ma foi, si ça ne te dérange pas... Qu'en dis-tu, Marie ?

- Je veux bien, oui, si tu es sûr de pouvoir le garder. »

Thomas est détruit. Son espoir avait été de courte durée. Cole passera à l'acte cette nuit. Il doit tout dire à ses parents, pour son frère, et peut être bien pour lui. Il s'assoit dans les escaliers, bouleversé.

Quand il redescend, son frère n'est plus là. Ce n'est pas plus mal. S'il était présent, Cole le serait aussi. Il s'avance vers ses parents.

« Papa, maman, je peux vous parler. »

*

Trente minutes. Trente minutes pendant lesquelles Thomas décrit aux adultes les atrocités que Cole a commises. Trente minutes, et pas une pendant laquelle leurs visages ne se décomposent pas un peu plus. Ils ont cru à une mauvaise blague, mais ils sont forcés de se raviser en écoutant le discours atroce de leur fils. Thomas parle difficilement. Une boule qui lui étrangle la gorge. Pourtant, ses mots sont fluides. Il ne s'arrête pas et révèle ce qu'il cache depuis plusieurs années. Il a voulu s'enfuir plusieurs fois, et ne le leur cache pas. Il leur dit aussi combien de fois il a voulu abandonner, en finir.

Ses parents n'en reviennent pas, ils ont laissé leur fils vivre des horreurs. Ils ont laissé un ami s'approcher de leur famille, et Thomas est traumatisé. Magnus en a assez entendu. Et maintenant, Benedict est en danger !

Magnus saisit un bâton, c'est le premier objet qu'il trouve vers la porte, et il sort. Le blizzard s'est levé, mais pour lui ce n'est rien. Il a un objectif : sauver Benedict.

Thomas, pris d'une énergie soudaine suit le pas de son père. Ce fut là la dernière fois que Thomas vit sa mère.

Quant à sa mère, elle hésite longtemps avant de finalement sortir de la maison aussi. Seule dans le blizzard, loin de Magnus et Thomas, bouleversée, elle finit par se perdre dans la neige sans jamais atteindre son objectif, ne pouvant même pas rebrousser chemin.

Arrivés devant chez Cole malgré la tempête de neige, Magnus, suivi par Thomas, défonce la porte, ses forces décuplées par sa rage. Ils déboulent dans la pièce principale où un atroce spectacle a commencé : Cole, torse nu, force le jeune Benedict à enlever le peu de vêtements qui lui reste. Thomas et son père arrivent avant que l'irréparable ne se produise.

En un instant, Magnus se retrouve devant le violeur et lui assène un grand coup de bâton en plein dans le visage. Sonné, mais résistant, Cole saute sur Benedict et lui brise la nuque en riant férocement. Magnus, choqué, laisse tomber son bâton. Cole en profite pour se précipiter sur lui, le renverser et continuer le combat au sol. Thomas, en larmes devant avec son frère qu'il n'a pas su protéger, pris d'une colère noire, saisit un pic près de la cheminée. En hurlant, il le plante de toutes ses forces dans le dos de son persécuteur, alors qu'il étrangle Magnus. Cole lâche prise, se vidant de son sang allongé sur le sol. Mais, c'est trop tard, son père est mort.

Thomas s'écroule par terre. Il cherche un impossible oublié.

*

A l'aube, le blizzard s'est enfin calmé et Thomas peut rentrer chez lui, espérant trouver le réconfort de sa mère. Dans la maison vide, Thomas comprend le désastre. Dévasté, il décide de retourner dehors et de se laisser mourir de froid.

Texte d'Adam MEKHLOUT-LUTIN, Enzo MORENO et Tilio VELUT.

Soudain, je vois au loin deux silhouettes qui sortent d'une maison. Il me semble que c'est une femme, vêtue de jaune, et un enfant. Mais cela m'importe peu. Je souffle encore plus fort. Puis, une autre silhouette bleue sort de la même maison pour aller dans une autre maison, éloignée du village d'à côté. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à sortir de chez eux quand je suis si puissant ?

Alors que je me demande s'il faut que j'intervienne pour ces hommes si misérables, l'homme en bleu sort de nouveau, accompagné par un homme en rouge. Le bleu est barbu et jeune, l'autre plus âgé.

Du haut de mon royaume, j'ai oublié la femme en jaune... Je l'aperçois. Elle a avancé, mais elle est seule désormais et affronte difficilement mon vent et ma neige. Elle a perdu l'enfant, alors que moi je le distingue bien, entrant dans une autre maison.

Je la suis un certain temps pour voir ce qu'elle devient. Je suis admiratif de son courage et de sa détermination. Elle semble appeler l'enfant désespérément. Tandis qu'elle cherche, elle glisse et semble s'être blessée. Elle continue pourtant à avancer vers la bonne maison. Je décide de la soutenir et lui envoie dans le dos un petit souffle pour atteindre plus facilement la maison.

Je me demande ce que sont devenues les autres silhouettes. Je les retrouve en train de rebrousser chemin vers le village. Puis, celui en rouge abandonne le bleu et part vers la forêt. Où va-t-il ? Il sort une arme ! Il se dirige vers la maison où la femme a retrouvé l'enfant !

Intrigué, je m'arrête et mon souffle s'estompe... Qu'ont-ils tous à se poursuivre ainsi ?

Je reprends mon souffle car je vois que la femme est sortie de sa cachette. Elle fait tout pour que l'homme rouge la suive et n'entre pas dans la maison...

Je me rapproche et découvre qu'elle est coincée par une crevasse tandis que l'homme en rouge s'avance vers elle. Il pointe son arme sur elle !

Je rassemble aussitôt quelques-unes de mes forces pour créer un puissant coup de vent et envoyer l'homme armé dans la crevasse profonde, tout en épargnant la femme en jaune. Le vent couvre son cri d'épouvante.

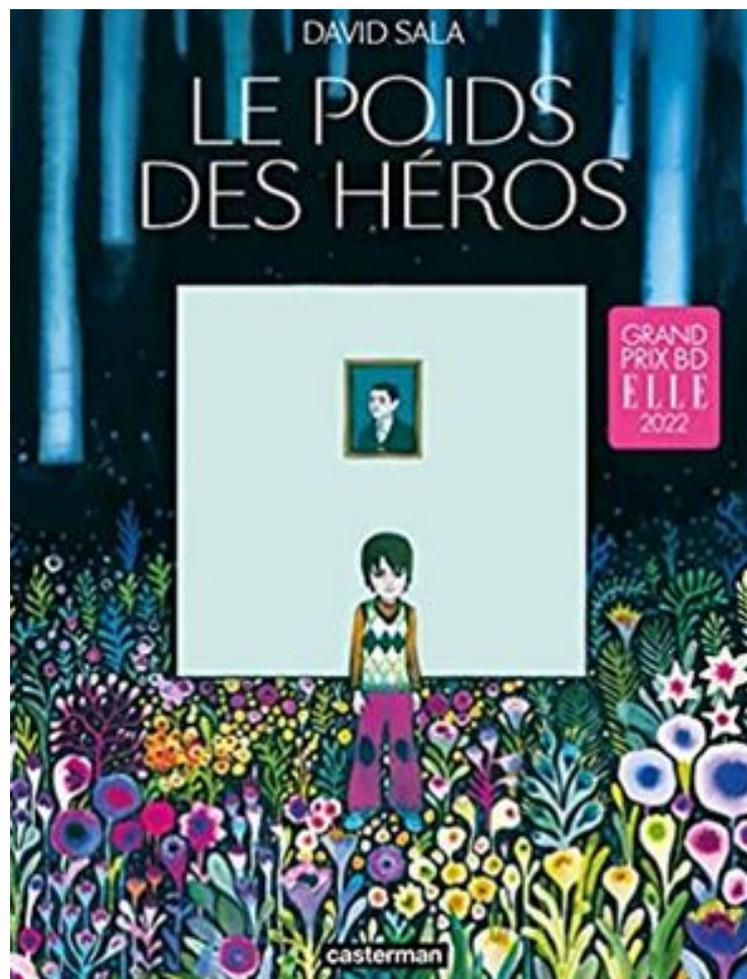
M'assurant qu'il n'y a plus de danger pour la femme, je vois l'homme en bleu suivre les traces de pas dans la neige. Dans le doute, il n'a pas d'arme et n'est peut-être pas un danger, je le laisse s'approcher, tout en restant vigilant.

Les deux personnes sont heureuses de s'être retrouvées. Elles s'étreignent l'une l'autre longuement, puis se dirigent vers la maison où l'enfant se trouve.

Tous les trois, ils rentrent au village, accompagnés d'un doux souffle de vent et d'une trainée de flocons de neige leur indiquant le chemin. Ils ignorent que moi, puissant blizzard, je veille sur eux.

Texte de Seïdji GEOFFROY et Léandre GOURDANT-PARIS.

TEXTES INSPIRES PAR *LE POIDS DES HEROS* DE DAVID SALA



C'était en octobre 1939, j'étais avec ma femme et ma fille lorsque la Gestapo est entrée chez moi et m'a forcé à tout quitter. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait, pourquoi étaient-ils là ? Qu'avais-je fait ? Aucun de ces policiers ne m'expliquait la raison de mon arrestation. Ils m'ont saisi brutalement par les bras pour m'embarquer, je me débattais de toutes mes forces et essayais de comprendre.

Juste avant de quitter la maison, je vis ma fille dans les bras de sa mère, toutes les deux en larmes et pétrifiées par la situation. Je sentis la colère m'envahir, j'ai renversé de toutes mes forces un des policiers, qui me tenait. D'autres hommes sont sortis de la voiture, mais cela n'a fait que renforcer ma colère et ma résistance. Un des policiers me donna un violent coup de poing dans le ventre m'obligeant à m'incliner en avant, pendant qu'un autre se baissa, me regardant avec un air froid et supérieur. Il me dit d'une voix calme avec un accent allemand très prononcé : « Continue comme ça et ta misérable petite famille subira le même sort que ton article. »

L'article ! C'était donc pour cela qu'ils venaient me chercher ! Je me redressais malgré la douleur et le regardais droit dans les yeux. Je ne me laissais pas abattre, je ne voulais pas laisser la peur me dominer, alors je pris sur moi et obtempérais. Après avoir été jeté dans la voiture, je vis les regards de ma femme et de ma fille. Elles ne comprenaient toujours pas ce qu'il venait de se dérouler sous leurs yeux, elles étaient terrifiées.

Durant un très long voyage, je me remémorais l'article que j'avais écrit. Je voulais juste dire mon point de vue sur les idéologies d'Hitler. Lorsque je fus arrivé, je ne savais pas où j'étais. Il me semblait entendre des coups de fouet, des chaînes qui se cognaient, je vis aussi, un grand bâtiment avec des fils barbelés. Des frissons me parcouraient le dos, puis la nuque et mon cœur se mit à battre très fort. Quand ils ouvrirent ces grandes portes, je vis des créatures qui travaillaient de force, impossible de dire depuis combien de temps elles étaient ici. J'étais donc arrivé en enfer : l'enfer « Mauthausen ».

Cela fait longtemps que je suis ici désormais, et je ne sais ni quel jour, ni quel mois nous sommes, ni même si un jour je vais sortir. Ils nous font porter de gros rochers de granit.

Et puis, il y a cet homme qui vient d'arriver. Il m'intrigue, il est grand, beau, fort à l'opposé des créatures. Je vois tous les jours des détenus arriver, certains ont peur et essayent de s'échapper. Mais, ils finissent par être tués. Certains ne montrent pas leurs émotions mais finissent par se donner la mort quelquefois le soir même, quand tout le monde dort. Mais lui, il est différent. Je le regarde assez longtemps au point d'oublier le gros rocher que je porte sur mon dos.

Arrivé à l'heure du repas, je m'assieds à côté de lui. Il ne bouge pas, il garde son regard fixé sur ces grandes cheminées. « C'est là où ils jettent les cadavres, ils les brûlent, c'est pour ça qu'il y a autant de fumée. » Lui dis-je d'un ton triste. Puis soudain, je suis hypnotisé à mon tour par un cadavre, une créature qui me semble familière. C'était mon camarade de dortoir, enfin si on peut appeler ça un dortoir. Un frisson m'a parcouru dans tout le dos.

Après avoir mangé, nous allons nous coucher. Pour pouvoir bien dormir, il faut se précipiter pour avoir la meilleure place parce que nous dormons les uns sur les autres. Pas de matelas, juste un tissu qui nous sert de couverture lorsqu'il fait froid. Après un long moment couché, je vois une ombre qui s'approche de moi.

C'est le nouveau détenu. Il s'allonge à coté de moi. Il est crispé, ça se sent. « J'ai peur. » Dit-il. « J'ai peur de ce qu'ils vont nous faire. Je n'ai pas envie d'être faible, de subir leurs coups. » Puis il ajoute ces mots sans bouger, son regard immobile vers le plafond : « Je n'ai pas envie de m'endormir et de ne plus me réveiller ... D'être l'un de ces cadavres que l'on jette comme un vulgaire déchet. » Mais Il finit par s'endormir.

Le matin suivant, des bruits étranges me réveillent. Ce sont les gardes qui tapent sur les détenus pour nous faire lever. Je suis surpris de voir mon compagnon debout en premier. Nous nous exécutons au travail.

J'en profite pour faire connaissance avec lui, en savoir plus, comment il s'appelle, s'il a une femme, des enfants, où il vit. Il me dit tout. Il ne me cache rien, il ne me ment pas, moi non plus. Enfin, j'ai l'impression qu'il est sincère quand il me parle. J'en profite pour lui en dire un peu plus sur moi, mon métier, ma famille et ma passion qui est la peinture.

J'ai alors une idée ! Je vais le peindre ! Je lui propose de s'éclipser. Il approuve. Je déchire un bout de mon horrible tenue. Un coté qui n'est pas taché. « Je vais te peindre. » Lui dis-je avec enthousiasme. « D'accord, répond-il mais... ne me peins pas avec cet horrible accoutrement ni avec nos compagnons.»

Alors je me suis mis à le peindre. Je lui ai fait un beau costume avec de la terre mouillée. J'enroule le bout de tissu qui me sert de pinceau et je le glisse dans mon pantalon.

Il fait nuit, je n'arrive pas trop à dormir. Je n'arrête pas de penser à ce dessin que j'ai fait de lui. Je le sors, je le regarde et me rend compte qu'il manque des choses, des détails. Je me lève et gratte un peu de rouille collée aux barreaux. Avec ceci j'arrive à faire les traits du costume et le pull juste en-dessous. Je fais aussi les ombres sur son visage. J'arrivais à me passionner sur certaines œuvres que je faisais. Mais là, c'est tout autre chose, c'est magique, son visage exprime tant de choses. J'arrive à faire les cheveux noirs avec de la cendre collée sur les murs. Une fois terminé, je me demande si, à la sortie du camp, il rentrera chez lui et rejoindra sa femme et ses enfants. Puis je mets les mains dans mes poches, je sens le fameux bout de tissu et je me demande si un jour quelqu'un verra cette toile.

Ce matin, je me réveille avec une forte douleur à la cheville, elle est apparue sûrement à force de porter ces rochers. Mais je ne m'en préoccupe pas parce que je suis trop pressé d'offrir le dessin que j'ai fini dans la nuit. Je le trouve si hypnotisant, son regard qui semble perdu mais exprime en même temps la peur, ses épaules détendues mais sa bouche si crispée qui montre qu'il est tendu. Lorsque je le lui donne, il a un air ravi. Il affiche un grand sourire et esquisse un petit rire discret. Depuis son arrivée, je ne l'ai jamais vu sourire, ou même vu ses yeux briller. Cela me fait plaisir.

Ma douleur persiste, j'ai de plus en plus mal lorsque je porte ces gros rochers. Je monte, je monte, je monte ces maudites marches pour sortir de la carrière. Ma cheville est gonflée et rouge. Je n'ai pas eu l'autorisation des gardes pour aller voir le médecin. Je me suis rebellé puisque je n'arrive plus à porter quoi que ce soit, et tout ce que ça me rapporte, c'est vingt coups de fouets. J'ai mal, très mal.

Ce soir alors que je ne trouve pas le sommeil, je me tourne vers mon compagnon et sans le réveiller je me mets à lui parler : « Mon cher ami, j'ai l'impression d'avoir tout partagé avec toi : des rires, des pleurs, de la peur, de la joie. Oui, de la joie même si nous sommes en enfer. Je ne sais pas combien de temps il me reste à pourrir dans cet endroit. Je me sens fatigué et en mauvaise santé. Je ne crois pas que je vais sortir de cet enfer. Mon ami, sache que, malgré ce cauchemar, tu es une des plus belles rencontres de mon existence. »

En me levant, je n'arrive presque plus à marcher. Je commence à porter le gros rocher. Je suis épuisé et la seule pensée qui me donne encore un peu d'énergie est celle de m'imaginer revoir ma fille et ma femme. Je ne sais pas si mon fidèle ami s'en sortira, si un jour prochain il retrouvera sa famille.

J'aimerais tellement embrasser ma tendre épouse et serrer ma petite fille une dernière fois dans mes bras. Mon enfant, ma douce petite fille, que tu me manques.

Arrivé au sommet des marches, après mon cinquième voyage, ma cheville se brise, je perds l'équilibre et tombe sans lâcher le rocher.

Je meurs, je suis mort écrasé par le rocher.

Texte de Héroïne BOAKYE, Jeanne DUCHAZEAUBENEIX et Zoé DUSSAPT-BERENGUIER.

-LE TABLEAU DU GRAND-PÈRE-

Mon histoire, je crois, commence à Mauthausen en 1942. Je ne sais pas où mon peintre m'avait trouvé, mais je suis là maintenant dans ce camp, dans ce dortoir entouré de personnes malheureuses qui ont perdu le goût de vivre.

Je ne vois pratiquement rien à cause du tissu sous lequel il m'avait caché, mais j'entends du bruit, beaucoup de bruit.

Quand il retire ce tissu, c'est la première fois que je vois son visage. Il est brun aux yeux verts. Il est pâle, le visage creusé. Il a beaucoup de cernes. Je suis longtemps resté blanc, sans rien, ni coup de crayon ni coup de pinceau. Il me remet sous le tissu.

Puis un jour, je retrouve la lumière, je sens quelque chose de doux. C'est là son premier coup de pinceau. J'ignore ce qu'il peint. Je ne vois que les couleurs. Elles sont sombres. J'entends sa voix. Il n'est pas seul, un homme est avec lui mais je ne l'aperçois pas.

La peinture progresse sur ma toile, me caresse et je commence à comprendre que c'est un homme qu'il peint. Peut-être cet autre homme avec qui j'entendais souvent discuter mon peintre. Ils parlaient de différents sujets, sans que je puisse comprendre, mais je ressentais de la peur et de l'angoisse. Je ne les ai jamais entendus rire.

Lors des séances de peintures, j'entends un brouhaha constant, beaucoup de pleurs, de cris. Cela me semble être le chaos.

Mais parmi ce chaos, je distingue deux voix, le peintre et son modèle. Ils conçoivent un plan pour me cacher, me protéger.

Tout d'abord, ils prévoient de m'enterrer la nuit, sous terre, quand les gardes auront fini leur ronde. Ils comptent me protéger dans ce morceau de tissu en jute qui m'aveugle. Je ressens leur peur et leur fierté.

Mon dernier coup de pinceau se pose sur ma toile en novembre 1943. Je les vois s'embrasser en me contemplant.

Il fait nuit quand ils m'enroulent dans le tissu. Tout est noir, silencieux. J'étouffe, le tissu est désagréable, très serré. Je comprends que c'est le moment qu'ils avaient prévu depuis des mois. J'entends leurs voix graves. Je sens qu'on me porte.

Tout à coup, il y a un silence et plus aucun mouvement pendant un court moment. Puis j'entends gratter et creuser, ensuite on me pose dans de la terre : c'est humide et effrayant. Leurs voix sont de moins en moins distinctes. Je sens une pression, peut-être qu'on me recouvre de terre.

Je reste là, seul. Tout est noir, silencieux, d'une odeur d'humus. Je sens quelquefois des petits insectes grimper sur moi. Le temps passe lentement. Je crois que je reste là pendant de long mois, probablement pendant quelques années.

Un jour, j'entends un bruit comme si quelqu'un gratte la terre, je reconnais ce bruit ! Puis je commence à entendre des voix. On me prend, tout est moins obscur autour de moi. Je suis ébloui, puis découvre un visage lorsqu'on m'enlève le tissu. Malheureusement ce n'est pas le peintre. Et je reconnais une voix familière. C'est celle du modèle, le visage du portrait sur ma toile ! Je ne l'avais jamais vu bien longtemps, c'est la toute première fois qu'il me contemple en pleine lumière. C'est la première fois aussi que je vois cet homme sourire.

Et c'est à ce moment là que je comprends qu'on m'avait protégé et que j'avais survécu, comme mon modèle, à un enfer où tant de vies avaient été détruites. Je comprendrai beaucoup plus tard que le peintre n'avait pas survécu.

J'ai été pendant des années accroché dans un grand et chaleureux salon. Puis je me suis retrouvé dans un grenier et j'y suis toujours. Je sais que j'ai traversé plusieurs décennies et j'en suis fier, car j'avais été une lueur d'espoir pour deux hommes durant une sombre époque.

Texte de Dalia AYACHE, Emma DABOUSSI et Gabrielle FORNES.

Assis sur le canapé se situant en face des baies vitrées de mon salon, j'admire le coucher de soleil en direction de Fourvière. Aucun bruit, seul le son des klaxons parvenant de dehors résonne chez moi. Mes pensées sont soudainement interrompues par un message sur mon téléphone :

« De Tara

Coucou,

J'espère que tu vas bien.

Peux-tu me rejoindre dans la maison familiale à Strasbourg, samedi ?

J'ai quelque chose à t'annoncer.

Merci d'avance pour ta réponse. »

Je reste abasourdi. Cela fait deux ans et demi que l'on n'a pas pris contact l'un de l'autre, et Tara n'a pas l'habitude de ce genre de messages. La nouvelle qu'elle a à m'annoncer doit être assez importante...

Trois jours plus tard, Strasbourg, 14h15.

J'observe le taxi repartir, me laissant seul face à la porte de la grande demeure dans laquelle j'ai si longtemps vécu. Je sonne. Personne. Où sont mes parents ? J'ouvre avec mes clés. J'entre dans la maison et marche dans le long couloir, en direction du salon. Je remarque aussitôt le bar plein à craquer, et décide de me servir un verre avant de m'installer confortablement sur le canapé.

Face à moi, accroché au mur, se trouve le portrait de notre famille, réalisé par mon père lui-même. J'observe ce tableau encore et encore, comme si c'était la première fois que je le voyais : ma sœur et moi, côte à côte, et mes deux parents, souriants...

Si seulement ma sœur n'avait pas décidé de tout gâcher en allant vivre avec un homme détestable nommé Vincent.

Soudainement, j'entends la porte de la maison claquer et des talons résonnent dans le couloir. Je tourne la tête vers l'entrée du salon, puis me lève, et aperçois ma sœur : une grande taille, une chevelure blonde semblable à ceux de ma mère et des yeux marrons comme ceux de mon père.

« Oh, Paul ! Tu es déjà arrivé ! » S'exclame-t-elle en s'avançant pour m'entourer de ses bras.

Je recule ensuite de quelques pas, un peu gêné.

« Oui, j'ai pris un train assez tôt. » Je ne sais quoi lui dire.

« Comment se passe ta vie à Lyon ? » Me demande-t-elle en s'installant sur le canapé.

« Oh ! euh, assez bien je dirais, j'ai une vie tranquille. Et toi ? Paris ? Tu es toujours avec ton copain, Vincent ?

- Paris c'est génial, cette ville est faite pour moi. Et oui, Vincent et moi sommes toujours ensemble. C'est d'ailleurs à propos de nous que je voulais absolument te parler aujourd'hui.

- Je t'écoute ! » Lui réponds-je, en croisant les bras et en m'adossant contre le mur.

« Alors, tu vois, la semaine dernière, Vincent m'a invité à dîner dans un restaurant, puis m'a emmené devant la Tour Eiffel pour profiter de la soirée. Et comme tu le sais, Paris est une ville vraiment magnifique et c'est d'ailleurs...

- Accouche, Tara, quelle est cette grande nouvelle ?

- Vincent a demandé ma main et j'ai dit oui. Nous allons nous marier.

- Je te demande pardon ?

- Le mariage est prévu pour dans un mois et j'aurais aimé que...

- Il en est hors de question. Tu ne te marieras pas avec lui.
- Je... Quoi ? Je pense être assez grande pour décider de mon avenir moi-même ! » S'écrit-elle.

La colère fait son apparition dans mes veines.

« Justement, non ! Autrement, tu n'aurais pas accepté sa demande !

- Je peux savoir tes raisons ! Vincent ne t'a rien fait de mal à ce que je sache ! »

Je me décolle du mur.

« Rien fait de mal ? J'hallucine ! L'amour te rend donc aveugle à ce point ?

- Alors ! Explique-moi ton problème avec lui ! »

Je lâche avec toute ma peine :

« Mon « problème », comme tu le dis, c'est ton imbécile de copain ! A cause de lui, tu t'es complètement détachée de notre famille. Toutes ces dernières années, tu agis comme une parfaite inconnue avec nous. Et maintenant tu me convoques ici, après presque trois ans sans nouvelles de toi pour m'annoncer que tu te maries avec l'homme qui t'a éloigné de moi !

- De quoi est-ce que tu parles ? C'est complètement faux, Vincent n'a aucune influence sur moi !

- Bien sûr que si ! Sans t'en rendre compte, il t'accapare tout ton temps. Tu n'es plus présente pour nous, et tu ne cherches même plus à prendre de nos nouvelles. Et l'histoire de notre famille t'intéresse encore moins !

- N'importe quoi ! L'histoire de notre famille m'intéresse autant que toi ! Alors, s'il te plaît, arrête avec tes stupides accusations ! » Me dit-elle, avec un brin de colère dans la voix.

La rage fait bouillonner mon sang :

« Mes stupides accusations ? Dois-je te rappeler qu'il y a trois ans, lorsque nous nous sommes réunis pour fêter l'anniversaire de la BD de papa, tu n'es pas venue sous prétexte que Vincent t'avait invité à manger ! Et tu viens maintenant me dire que l'histoire familiale t'intéresse ! »

Elle se lève soudainement et s'exclame, indignée :

« C'est la vérité ! Et je ne vois pas en quoi la relation avec mon fiancé m'empêcherait d'être fière de nos arrière-grands-parents et de ce qu'ils ont accompli !

- Tu n'es pas fière d'eux ! Tu les renies, tu nous renies ! Tu ne vois que par ton futur mari, et que par votre bonheur à vous ! Tu n'as même pas remarqué que ton absence affecte énormément maman ! Tu es égoïste, et je t'en veux tellement d'avoir gâché la complicité qu'on avait ! » M'exclamé-je à mon tour.

Tara s'arrête de bouger, comme pétrifiée de honte, et j'aperçois des larmes couler le long de ses joues. Elle me regarde droit dans les yeux, sans savoir quoi dire, et reste ainsi une bonne poignée de minutes. Soudain, elle essuie ses larmes et sort du salon. Une fois hors de ma vue, je m'assois sur le canapé et me prends la tête entre les mains. J'y suis peut-être allé un peu fort... Je regarde notre tableau, notre famille.

Quelques minutes plus tard, je décide d'aller à sa recherche pour m'excuser.

Elle est debout dans notre jardin, à l'arrière de la maison. Je m'avance tout doucement, et mets ma main sur son épaule.

« Écoute, Tara, je suis vraiment désolé. Je ne pense pas tout ce que je t'ai dit.

- Non, c'est à moi de m'excuser. J'admets que je me suis vraiment éloignée, sans raison, et sans savoir pourquoi. Vincent est l'homme de ma vie, tu ne peux pas m'empêcher de me marier avec lui. Et ne redis plus jamais que je ne suis pas fière de nos arrière- grands-parents. Il y a dix ans, lorsque Papa nous a annoncé qu'il allait publier une histoire sur eux, sur leur parcours, j'étais folle de joie. Ils méritent qu'on continue de parler d'eux.

- Je suis complètement d'accord. On a vraiment beaucoup de chance d'appartenir à leur famille. Je pense que s'ils vivaient avec nous, ils seraient heureux de notre respect, de notre affection.

- Papa a vraiment bien fait d'écrire cette histoire, je me rappelle qu'elle avait eu un grand succès. Il était même sélectionné pour le « Prix littéraire des lycéens »...

- Beaucoup de classes l'avaient apprécié ! Papa m'avait raconté que les lycéens trouvaient cette histoire très touchante. Comme quoi, notre passé familial est très intéressant.

Tu vois bien que rien ne peut nous séparer. » Dit-elle en me prenant dans ses bras.

Nous nous retrouvons. Tara, souriante, m'annonce que nos parents vont bientôt rentrer. Nous allons pouvoir fêter nos retrouvailles, nous raconter nos vies sans nous disputer. Je suis décidé à rencontrer Vincent, à poursuivre la destinée de notre grande famille.

Texte de Louise ASARE BEDIAKO, Nour CHEBHI et Hajar GUETTOUCHE.

Cela fait déjà deux mois que la guerre entre l'Espagne et le Maroc a éclaté et je suis encore coincée dans mon bureau à écrire des articles sans importance. Ah la guerre, voilà ce qui ferait décoller ma carrière, ce qui me rendrait célèbre !

Mon chef entre alors que je travaille et me lance cette phrase qui changera ma vie à tout jamais.

« On n'a aucun journaliste de terrain pour couvrir la guerre en Espagne, ça t'intéresse ?

- Bien sûr, j'en serais ravie !

- Alors tu pars dans une semaine, tu seras accompagné d'une équipe et de soldats pour assurer la sécurité de tous. Vous partirez en voiture de service depuis Lyon. »

Après une longue semaine, je suis dans la voiture avec mon équipe et j'aperçois un paysage chaotique, les terres sont remplies de débris. Au fur et à mesure que l'on rentre dans les champs de batailles on croise de plus en plus de ruines et de familles ne sachant où aller. C'est parfait, ça fera des images choc à mettre dans le reportage.

Soudain des coups de feu retentissent et la voiture s'arrête.

« Une embuscade ! »

En quelques secondes, des fusils sont pointés sur nous. On nous ordonne de sortir en criant.

J'ai juste le temps d'envoyer un message d'alerte à mon patron. Le soldat qui me menaçait se vit assommé par quelqu'un, je me jette alors sous la voiture pour me protéger.

Je me bouche les oreilles pour atténuer le bruit de la fusillade et du chaos. Je ne sais combien de temps s'est écoulé durant cette bataille sanglante. Je suis pétrifiée de peur, quand une main forte m'extirpe de ma cachette, c'est un soldat, rescapé de la bataille, le seul si j'en crois les nombreux cadavres autour de moi.

Nous parlons et j'apprends qu'il s'appelle Rocco. Il me dit qu'il est blessé et qu'il faisait partie d'une escouade de soldats espagnols, qui passaient par là quand ils nous ont aperçus. En regardant de plus près, je remarque qu'il est blessé à la cuisse, il perd beaucoup de sang.

Il n'a plus de coéquipier, je n'ai plus les miens. Nous décidons donc naturellement et sans dire un mot d'aller nous abriter dans une bâtisse que l'on aperçoit à environ 500 mètres de là. Nous peinons à la rejoindre et quand nous sommes arrivés, Rocco s'allonge et ne semble plus vouloir se relever. Il m'indique une poche située dans son gilet pare-balle, je comprends qu'il y a du matériel médical.

Je le soigne comme je peux et je repars vers le véhicule pour trouver de l'aide et de la nourriture. Finalement, je tombe sur un Marocain disant être journaliste, il était en train d'inspecter notre véhicule et sûrement en train de se ravitailler. Il est seul et parle anglais. Je lui propose alors de s'abriter avec nous. Il accepte sans hésiter.

Cependant, Rocco ne veut pas de lui car des soldats ont tué sa famille et ses amis. Il reste, mais les deux hommes s'éloignent l'un de l'autre. Les heures passent quand l'arrivée de soldats perturbe le silence sans fin. Ils viennent nous capturer !

Le journaliste s'avère être un agent de renseignement et dit nous avoir dénoncés. Il a l'air de ressentir de la pitié pour nous. Nous nous débattons de toutes nos forces, mais, face à la supériorité numérique et la surprise, nous sommes faits prisonniers.

Après un long voyage, les yeux bandés nous arrivons dans une prison, où la misère est visible. La vue d'une famille me fait éprouver de la pitié mais aussi de la colère, contre moi-même.

Je me demande comment j'ai pu penser que la guerre pouvait être positive, comment, à la vue du chaos, j'ai pu penser aux images du reportage. Et c'est à ce moment-là que je me souviens des histoires de mon père. Toutes sortes d'émotions me traversent et je prends enfin conscience de ce qu'ont vécu mes arrière-grands-pères. Tous deux furent des victimes de la guerre d'Espagne de 1936. Menacés de mort, ils gagnèrent la France. L'un fut déporté à Mauthausen et survécut. L'autre devint résistant et échappa à la mort. Ils sont courageux à jamais.

Quelques minutes plus tard je reviens enfin à moi, bouleversée mais prête. Rocco et moi serions déterminés à nous échapper, mais en raison de sa blessure qui s'aggrave et la famille en dépression, nous sommes dos au mur.

On entend les soldats parler et ils ont l'air de s'impatienter et de vouloir vider les prisons.

Des soldats arrivent et nous demandent de sortir en nous menaçant avec des armes à feu. Ils disent devoir en finir et qu'ils n'ont pas le choix.

Mais contre toute attente, le journaliste marocain est venu nous sauver, il nous sort nous et la famille des griffes des soldats et après quelques minutes nous sommes arrivés à l'extérieur. Nous quittons ce lieu sinistre.

Un hélicoptère de la Croix Rouge nous recueille quelques heures plus tard.

Quelques jours après, j'arrive en France, l'esprit occupé par ce qu'a pu vivre ce journaliste après notre départ mais aussi par le sort de ces populations.

Texte de Noé DAGUENET-MATIGNON, Tiago DE BRITO et Sacha GIRARDON.

Un projet rendu possible grâce au soutien de la région Auvergne-Rhône-Alpes.

